

Collectif sous la direction de Florence Piron et Daniel
Arsenault, *Constructions sociales du temps*, Québec, Éditions
du Septentrion, 1996, 274 p.

Lise Barriault

Numéro 28, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002532ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002532ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barriault, L. (1997). Compte rendu de [Collectif sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault, *Constructions sociales du temps*, Québec, Éditions du Septentrion, 1996, 274 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (28), 169–172.
<https://doi.org/10.7202/1002532ar>

Comptes rendus

Collectif sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault,
Constructions sociales du temps, Québec, Éditions du Septentrion,
1996, 274 p.

Constructions sociales du temps, un ouvrage collectif, propose une diversité de points de vue sur les conceptualisations du temps en sciences sociales et en sciences humaines. Il réunit un ensemble de textes issus de communications et de conférences présentées à l'occasion du colloque organisé sur le thème «La construction sociale du temps», lequel eut lieu en 1995 à Chicoutimi, dans le cadre des activités de l'ACFAS.

L'ouvrage, auquel ont participé anthropologues, sociologues et historiens¹, fournit à la réflexion contemporaine, à travers la diversité des intérêts qui s'y manifestent, un regard critique sur la conception d'un temps homogène et universel auquel se conjugue une mise en lumière de la pluralité des temps sociaux analysée sous diverses formes.

C'est dans le contexte des sociétés modernes caractérisées par un éclatement des temporalités — temps imposés, temps bricolés, temps volés, temps oubliés, temps racontés, temps retrouvés — que se met en place la notion de multiplicité des temps sociaux. Cette notion qui suppose la différence et la pluralité des temps vécus, ainsi que l'hétérogénéité des modalités des temps collectifs dans les divers secteurs de la réalité (Mercure), peut être relue dans diverses études de cas qui, justement, tiennent pour acquis cette pluralité. Celles-ci montrent comment différents temps, institutionnels, bureaucratiques, peuvent entrer en conflit ou en rivalité avec le temps vécu dans des contextes sociaux particuliers, notamment dans des rapports entre bureaucratie et citoyens (Couillard et Côté, Martin et Baril).

Toutefois, l'idée de pluralité des temps sociaux ne renvoie pas uniquement à l'idée de l'existence de plusieurs rythmes sociaux, différents selon les personnes et leurs activités. Cette notion remet aussi

¹ Sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault, ce livre réunit des textes de Jean-François Côté, Marie-Andrée Couillard et Ginette Côté, Bogumil Jewsiewicki, Gilles Labelle, Jean Lamarre, Benoît Laplante et Jean Renaud, Isabelle Lasvergnas, Jean-Claude Martin et Raymond Baril, Daniel Mercure, Andreas Motsch, Gilles Pronovost, Yvan Simonis et Valerio Valeri.

en question de façon incontournable l'idée d'une conception unitaire et linéaire du temps, étroitement associée au projet de la modernité en Occident, c'est-à-dire à l'idée d'un progrès universel de l'humanité, tournée vers un monde meilleur grâce à la Raison. Ce projet qui est lui-même un avatar de la conception chrétienne de l'humanité (Jewsiewicki), cette «mythologie blanche», a mis en place d'imposants dispositifs de plus en plus sophistiqués pour «domestiquer» le temps à l'aide de normes et de mesures bien connues (calendriers, horloges, etc.).

Ces dispositifs laissent supposer qu'il existerait un temps réel, objectif, décomposable, donc «naturel» et universel, qui encadrerait les activités humaines quelles qu'elles soient et qui serait vécu par tous les humains de la même façon. Toutefois, cette représentation du temps comme catégorie homogène de la perception, ou mieux comme condition *a priori* de l'expérience du monde, n'a pu échapper à la critique de certains collaborateurs (Jewsiewicki, Lasvergnas, Mercure, Motsch) qui montrent qu'il s'agit non pas d'une vérité universelle et naturelle, mais de «fictions» ou de constructions historiquement situées.

À cet effet, le texte d'Andreas Motsch, qui se présente comme contribution à l'archéologie de la conception occidentale du temps, l'illustre bien. Voulant souligner l'interprétation projective des différences culturelles dans l'élaboration du discours sur le temps ainsi que son traitement à travers le discours anthropologique, Motsch fait appel à un texte bien particulier produit par le jésuite Lafitau, missionnaire en Nouvelle-France au XVIII^e siècle. Faisant une analyse comparative des mœurs euro-amérindiennes, l'auteur montre comment celui-ci, pris dans la représentation d'une catégorie homogène de la conception du temps chrétien et universel, réagit à l'altérité du temps amérindien. Lafitau, face à la présence de cette altérité temporelle (absence de calendrier et de mesure du temps, rapport différent aux ancêtres), tente à partir d'une attitude solipsiste de réduire ce temps autre à du «même», par l'incorporation de l'altérité temporelle amérindienne au temps universel chrétien. Cette attitude solipsiste, illustrative de la représentation de l'unité de l'homme chrétien, met en branle une centralité du temps, une modalité de le définir qui a servi longtemps d'outil principal de construction de l'autre, et par là même de son exclusion.

Mais que signifie cette expression «construction sociale du temps» et quelles en sont les conditions de possibilité? Comme préalable à ces questions surgit la difficulté de penser le temps, difficulté posée dès les débuts de la philosophie en Grèce ancienne et présentée comme l'une des questions les plus fondamentales et les plus complexes à saisir et à conceptualiser. Qu'il s'agisse du temps vu comme expérience interne,

au fondement de l'unité de la conscience, ou vu comme temps vécu «relatif» au sujet qui l'éprouve, ou comme contrainte rigide qui s'impose à l'action humaine, ou encore flux continu ou épisodes discontinus, trajectoire orientée vers une fin ou cycle immuable de répétitions, ensemble de causes et d'effets ou manifestation de la contingence la plus radicale, expression de la finitude humaine ou de la pérennité de la vie, le temps a suscité chez les philosophes, mais aussi dans toutes les sociétés humaines, de multiples réflexions.

Parmi ces réflexions sur le temps s'intercale néanmoins une vue sur le temps (Valeri), une instance observatrice capable de noter les changements, de les coordonner et de les narrer. Et c'est dans cette relation entre cet observateur et le temps qui émerge dans des rapports «temporels», dont la forme et le sens varient selon les contextes et les sociétés, que peut se «construire socialement» le temps.

C'est en vertu de cette perspective que le temps a pu apparaître comme l'expression d'un cadre culturel de référence pour la mesure de la durée des choses, du changement et de l'ordre social (Pronovost). L'effet en est la production, depuis le début de l'humanité, d'une multitude de repères variés, à partir de phénomènes célestes (cycles solaires, cycles lunaires), de phénomènes sonores (chants d'oiseaux), de la faune et de sites spatiaux (Valeri).

Outre ces points de repère multiformes, les récits mythiques, la mémoire et l'histoire, dans leurs différentes formes de narration (Jewsiewicki, Labelle, Lamarre, Lasvergnas, Simonis, Valeri), participent de cette construction-reconstruction du temps. Ainsi, le temps ressaisi dans l'après-coup, appréhendé comme temps raconté (mis en histoire), lecture d'un passé à travers ses traces, se confond-il avec la mémoire (Lasvergnas) et lie, par un regard sur le passé projeté sur le présent, l'individu ou la collectivité qui y trouvent le fondement de leur identité (Lamarre, Lasvergnas). Toutefois, cette mémoire, comme le montre Simonis, recourant à l'analogie avec l'inconscient psychanalytique, est tout sauf linéaire. Cette mémoire est faite de représentations, d'interprétations, de distorsions, d'oublis, d'allers-retours, ramenant des fragments de passé transformés, retransfigurés, qu'elle «répète» dans le présent.

Si les formes du temps, comme déjà vu, se construisent toujours à partir de la position d'une instance observatrice qui coordonne ce qu'elle observe dans une narration particulière, les sciences sociales ne peuvent manquer, elles aussi, de construire socialement des temps. Ces constructions sociales n'échappent pas au regard critique de certaines disciplines, dont la sociologie. Jean-François Côté, face à une certaine tradition sociologique, la phénoménologie pragmatiste, oublieuse de sa

propre situation historique, fait ressortir les problèmes de la synchronicité mise de l'avant par cette tradition, dont la volonté est de produire une analyse du monde vécu qui serait elle-même reflet de l'immédiateté. Cette tradition fait l'impasse, selon lui, sur les médiations propres aux sciences humaines dans leur relation avec le social, substituant des modes de présentation de la vie sociale à des modes de représentation, comme si celle-ci pouvait «communiquer» directement une image du mode vécu.

Enfin, la prise en considération du temps dans les analyses quantitatives de données sociologiques a permis à deux auteurs, Benoît Laplante et Jean Renaud, de proposer un nouveau modèle qui tiendrait compte des phénomènes sociaux dans leur dimension dynamique de processus. Ce nouveau modèle et son élaboration, qui tente d'inclure la séquence chronologique, sont analysés dans deux études de cas portant l'une sur la dynamique des choix professionnels et l'autre, comme étude longitudinale, sur l'établissement des immigrants en sol québécois, notamment en ce qui a trait au marché du travail, aux langues et au système d'enseignement.

Pour conclure, je dirais que l'intérêt de cet ouvrage collectif réside dans la variété des thèmes et des interprétations quant au temps et à ses constructions; il s'en dégage diverses perspectives sur le foisonnement des temps pluriels, temps de l'histoire, de la mémoire, des mythes, des sciences, etc. Ces perspectives, fascinantes dans leur complexité, me laissent néanmoins perplexe pour ce qui est de l'inexplicité d'un aspect particulier du Temps, Chronos. Celui-ci est ce temps dévorant qui, dans sa résonance métaphorique, nous renvoie à l'image du grand corps social détruit par la révolution (Labelle) et qui aspire à une réincorporation, à une remise à l'ordre qui peut ou a pu prendre des formes diverses et contradictoires dans l'histoire. Car il me semble que les sociétés contemporaines se rapprochent sur ce mythe, Chronos, puisqu'elles sont décrites comme des organisations chronophages, engloutissant de manière boulimique la durée dans laquelle elles sont inscrites.

Lise BARRIAULT
Doctorat en sociologie
Université du Québec à Montréal